

qui sait mettre en avant les acquis des différentes réflexions qui y ont été menées mais regrette certains manques, telle une approche économique ou anthropologique plus poussée. Relevons enfin la présence en fin de volume de deux tableaux synthétiques regroupant les membres de l'expédition de Bretagne et ceux composant le *corpus* établi au cours de la recherche. La réflexion est intéressante et bien menée, et les recherches prosographiques sur laquelle elle s'appuie rigoureuses. On regrette simplement le caractère un peu fuyant du sujet : l'ensemble de la recherche montre tout à la fois de façon convaincante qu'il existe un phénomène curial sous le règne de Claude mais peine à en définir précisément la nature et à en délimiter les contours. L'approche comparatiste, prônée dans l'introduction (p. 21) et qui esquisse un parallèle entre la « cour » claudienne et celles d'Ancien Régime, s'avère féconde et lance à plusieurs reprises l'auteur sur des pistes prometteuses ; mais en même temps, elle tend peut-être quelquefois à oblitérer les spécificités propres à une « cour » du Haut-Empire, déjà très différente de celles qui se développeront aux siècles suivants. Il reste qu'il s'agit d'un livre enrichissant, qui renouvelle la vision antique et moderne du règne de Claude et dont nous conseillons la lecture à tous les spécialistes de l'histoire de l'Empire romain.

Agnès MOLINIER ARBO

Olivier HEKSTER, *Emperors and Ancestors. Roman Rulers and the Constraints of Tradition*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 19, 5 x 25 cm, 395 p. (OXFORD STUDIES IN ANCIENT CULTURE AND REPRÉSENTATION). Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-873682-0.

Ce livre vient combler une lacune de la recherche actuelle, qui a proposé de nombreuses études sur l'importance du lignage et des ancêtres (masculins ou féminins, réels ou fictifs) dans l'image et la légitimité de tel ou tel prince, mais n'avait encore jamais produit une synthèse complète sur ce sujet. O. Hekster rappelle utilement dès le Prologue (p. XXVII-XXXII), à partir d'un curieux passage de Pline l'Ancien (*NH* VI, 89) vantant les mérites de la monarchie non héréditaire de Taprobane, l'écart qui existait entre les attentes théoriques de l'opinion à Rome – ou peut-être plutôt des sources censées la refléter – et la réalité : si l'élection du meilleur apparaissait comme un idéal génération après génération, dans les faits, la succession dynastique qui prévalait a toujours rencontré le consensus. Dans le chapitre introductif (chapitre 1 : « Introduction to Dynastic Rule », p. 2-38), l'auteur montre d'abord que celle-ci ne pouvait qu'apparaître naturelle dans une civilisation romaine qui accordait une grande importance à la famille et à l'exemple familial commémoré de multiples manières ; il énumère ensuite les stratégies de communication du pouvoir et ses modes de diffusion sous l'Empire en insistant surtout sur le monnayage, qui constituera la source documentaire la plus importante de sa réflexion. Le thème est ensuite décliné en deux grandes parties, respectivement consacrées aux parentés réelles (« Family ties », p. 41-202) et fictives (« claiming kinship », p. 203-314). La première partie étudie d'abord l'exploitation de la figure du père dans la propagande d'un empereur régnant (chapitre 2 : « Running in the Family », p. 41-109), en suivant les dynasties par ordre chronologique : si Auguste, qui prétendait restaurer la République, n'a guère mis l'accent dans son monnayage sur Jules César, les Julio-Claudiens, dont aucun n'était

le fils de son prédécesseur, se sont tout de même appliqués à mettre en valeur leur père tantôt adoptif (Tibère-Néron) tantôt biologique (Caligula-Claude) pour asseoir leur légitimité. Les liens du sang existant entre Vespasien et son fils Titus ont été fortement emphasized dans la dynastie suivante, alors que Domitien n'a pas insisté sur sa condition de fils de Vespasien, peut-être parce qu'il n'en était pas le successeur immédiat. Analysant ensuite les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, O. Hekster relève que, contre toute attente, les empereurs adoptés (Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux et Marc Aurèle) ont relativement peu exploité les figures de leurs prédécesseurs, même dans leurs premières années de règne. Ce sont les fils biologiques, Commode et Caracalla, qui ont produit le plus de monnaies à l'effigie de leur père, au moins au début de leur principat. Par la suite, au III<sup>e</sup> siècle, on a du mal à trouver des constantes, même dans le cas de fils biologiques comme Gallien (sans doute peu désireux d'évoquer Valérien, mort en captivité chez les Perses). Le cas le plus exceptionnel est en définitive celui de Trajan, auquel l'auteur consacre un développement particulier (« Trajan: the son of two fathers », p. 66-78), car s'il a relativement peu célébré dans la documentation numismatique son père Nerva (tout en continuant à se présenter comme son fils dans sa nomenclature tout au long du règne), il a en revanche déifié son père biologique Trajan l'Ancien et émis des monnaies à son effigie dans la dernière partie de son principat : O. Hekster pense qu'il cherchait à créer rétrospectivement, dans la perspective de sa succession, une *domus diuina* où il pourrait trouver un héritier de son sang. En fait, selon lui, il y aurait eu un changement notable dans la représentation des ancêtres sous les princes adoptés à partir d'Antonin le Pieux (cf. p. 78-95) : le monnayage et peut-être aussi la statuaire indiquent un accent mis sur la *domus Augusta* au détriment de la représentation du père. L'auteur insiste néanmoins à la fin de cette partie sur la difficulté à établir des constantes d'une dynastie à l'autre, et même entre dynasties, sur les témoignages discordants des sources et sur la diversité des messages émis à Rome et dans les provinces. Le chapitre suivant (chapitre 3 : « Your Mother's Son », p. 111-159) s'inscrit dans la ligne de l'intérêt récent témoigné par la recherche pour les impératrices : l'auteur montre que, chez les Julio-Claudiens, à partir de 13 av. J.-C., le monnayage représente volontiers les mères et les aïeules d'empereurs, de Julie à Agrippine la Jeune, même si les épouses d'illustre lignage font progressivement elles aussi leur apparition. La situation change aux dynasties suivantes : le monnayage flavien ne met en évidence ni les mères ni les épouses impériales, à l'exception de Domitia, et encore seulement dans les provinces. Quant aux Antonins, seul Hadrien semble avoir témoigné d'une attention (relativement limitée) aux aïeules du règne précédent. D'une manière générale, les Antonins ont témoigné aussi peu d'intérêt aux mères qu'aux pères défunts, biologiques ou adoptés, en se focalisant surtout sur les épouses vivantes et la *domus Augusta*. Cela n'en rend le cas des Sévères que plus étonnant aux yeux d'O. Hekster : Julia Domna, honorée du vivant de son époux à l'égal des épouses antonines, devient, en tant que mère, la seule personnalité féminine mise en valeur sous Caracalla. Surtout, Julia Maesa, grand-mère d'Héliogabale et Sévère Alexandre, et les Juliae Soaemias et Mamaea, mères respectives de ceux-ci, eurent une place dans la numismatique sans précédent, sans doute parce qu'elles formaient le lien avec Julia Domna et les Sévères, mais aussi en raison de leur position singulière à Rome. La conclusion de cette partie insiste sur le déplacement progressif de l'attention aux membres féminins des dynasties des (grands)-

mères aux représentantes vivantes et surtout sur la discontinuité qui existerait entre la République et l'Empire sur la commémoration des femmes. Peut-être conviendrait-il de nuancer un peu plus ce dernier point : l'exemple de Jules César faisant l'éloge de sa tante suffit à démontrer, contre les affirmations de l'auteur (p. 157), que, dès l'époque républicaine, un homme pouvait trouver un intérêt politique à commémorer une parente. Le chapitre 4 de cette première partie (« we go back », p. 161-202) s'intéresse aux figures d'Auguste et de Nerva en tant que pères fondateurs. La figure d'Auguste est d'abord examinée en parallèle avec celle de Jules César : l'auteur note l'éviction progressive du deuxième dans la nomenclature des Julio-Claudiens, alors qu'Auguste reste invoqué de manière assez constante au-delà de la première dynastie, mais moins comme ancêtre que dans un esprit d'émulation. Les réflexions consacrées à la position singulière de Nerva dans l'histoire de l'Empire sont particulièrement stimulantes : cet homme obscur, qui ne saurait être comparé à Auguste et n'est plus guère mentionné par la numismatique dès l'époque de Trajan, figure dans la nomenclature des « Antonins » jusqu'à Caracalla. L'auteur, pour expliquer cette situation exceptionnelle, émet l'hypothèse que le précédent de la dynastie julio-claudienne a pu jouer. Le chapitre s'achève sur une comparaison entre les témoignages, à propos de la notion de *domus Augusta*, de la documentation figurée exploitée jusqu'à présent et la littérature, plus difficile à interpréter, en raison d'un fréquent double langage et des différences entre les genres, mais dont le témoignage semble corroborer celui des autres sources à propos de Jules César et d'Auguste, sans que l'on repère le même phénomène dans le cas de Nerva et Trajan. Le chapitre 5 (« Some Have Ancestors Thrust Upon Them », p. 205-237), avec lequel commence la deuxième partie du livre, veut éprouver les conclusions auxquelles était parvenue la première en étudiant les lignages fictifs, qui, sous l'Empire, commencèrent avec l'auto-adoption de Septime Sévère dans la famille des Antonins et furent une caractéristique de la propagande impériale au III<sup>e</sup> et surtout au IV<sup>e</sup> siècle. L'auteur souligne que le geste sans précédent de Septime Sévère ne semble pas avoir suscité de vives réactions dans l'opinion publique. Il passe ensuite aux exemples suivants les plus représentatifs, en particulier à la batardise présumée de Caracalla et de Sévère Alexandre comme vecteur problématique de leur légitimité, à Dèce qui se fit appeler Trajan dans sa nomenclature et chercha dans sa propagande à s'inscrire dans la lignée d'une suite d'*optimi principes* de Dèce et enfin au cas bien connu de Claude le Gothique et du réseau d'ascendance et de descendance fictives au centre duquel il se trouvait. Notons qu'à propos des prétendues origines claudiennes de la dynastie constantinienne, l'auteur aurait pu citer les nombreuses pages que Fr. Chausson (*Stemmata aurea. Constantin, Justine, Théodose*, Rome, « L'Erma » di Breitschneider, 2007) consacre à ce sujet. La conclusion (p. 233-237) replace dans la réflexion dans le cadre plus général de l'engouement généalogique qui caractérisait l'Antiquité tardive selon le témoignage d'Ammien Marcellin. Le chapitre suivant (chapitre 6 : « Sons of Gods and Heroes », p. 239-275) explore les ascendances ou les compagnonnages divins postulés par les empereurs, souvent présentés comme des intermédiaires entre les dieux et les hommes. L'auteur commence évidemment par la prétention de la *gens Iulia* de descendre d'Énée : passant en revue les témoignages littéraires de l'exploitation de l'image d'Énée par Auguste et plus globalement les Julio-Claudiens, il en conclut qu'il ne s'agit pas d'une politique systématique mais plutôt d'un essai ayant abouti à

une réussite. Il s'intéresse ensuite au cas plus fréquent des princes qui invoquaient des *comites* divins, tel Domitien avec Minerve ou Commode avec Hercule. En fait, comme le souligne l'auteur, comme il était désormais important d'être à la fois membre (même auto-proclamé) d'une *domus diuina* et *a diis electus*, ce furent souvent des princes à la légitimité contestable ou contesté qui mirent en avant un compagnonnage divin. O. Hekster étudie ensuite les différents empereurs qui, aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, ont eu recours à la figure de Mars, père du fondateur de Rome, mais surtout dieu de la guerre et Ultor. Le chapitre se clôt sur un développement consacré aux écarts observés sur ce point entre Rome et les provinces qui, même si le prince avait renoncé à toute prétention divine, n'ont jamais hésité à insérer leur culte à l'intérieur de pratiques locales. Le dernier chapitre est consacré d'une manière stimulante à la seule expérience de succession volontairement non-dynastique produite par l'histoire de l'Empire, la Tétrarchie (chapitre 7 : « The Tetrachs: Divine Brothers and Fictive Fathers », p. 277-323) : l'auteur montre que, au rebours de ce qui se passait auparavant, l'accent est mis pendant la première Tétrarchie sur l'absence de liens familiaux entre les quatre gouvernants, symbolisée entre autres par la disparition des femmes de la famille dans les représentations officielles. Mais l'échec de la seconde Tétrarchie illustre *a contrario* combien était forte à Rome l'attente dynastique, tandis que les *signa* Iouius et Herculius assumés par Dioclétien et Maximien et censés conférer à leurs porteurs, selon O. Hekster, la légitimité et l'aura qui découlaient auparavant de l'appartenance à la *domus diuina*, soulignent combien celle-ci était importante pour l'opinion publique. Un détour final par des sources littéraires, les *Panegyriques latins*, vient confirmer de manière convaincante la thèse soutenue dans ce chapitre. Relevons la présence, après une conclusion qui présente de manière efficace les acquis du volume, d'utiles *stemma* des dynasties les plus importantes (p. 327-331), ainsi que d'une volumineuse bibliographie (p. 333-367). On est parfois décontenancé par les fréquents retours effectués par le livre sur des thèmes ou des personnages déjà abordés, ainsi que par son ambition d'exhaustivité qui risque çà et là de faire perdre au lecteur le fil du discours ou lui donne de temps en temps l'impression que de nombreux problèmes, de signification et d'enjeu différents, sont tous placés sur le même plan. On ne peut néanmoins que saluer la parution de cette somme qui traite sur le long terme un problème qui touche à l'essence même du principat. O. Hekster s'appuie en outre sur une documentation très diversifiée : les sources figurées utilisées, surtout de nature numismatique, sont fréquemment rapprochées en fin de chapitre des textes littéraires, et ce n'est pas un des moindres mérites du livre que de savoir montrer la diversité des messages en fonction des *media* de diffusion et des contextes. Les réflexions menées par l'auteur sont fréquemment très éclairantes (on pense par exemple au développement consacré aux deux pères de Trajan, ou encore au contre-modèle tétrarchique) et nourriront incontestablement les recherches des antiquisants spécialistes de l'Empire romain.

Agnès MOLINIER ARBO